

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$4.00
Un An, par la Poste \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - Redacteur.

12eme. Annee. No. 261.

Ottawa, Jeudi 31 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

PETITE GALERIE
DES QUARANTE.

M. DOUCET (Caville)
NE EN 1812, RECU EN 1865

Une figure de Chardin, vrai dix-huitieme siecle. Des yeux de feu, sous des cheveux qui semblent poudrés, un teint animé, une bouche railleuse où le rire et la malice sont tempérez par la bonté.

Beaucoup, beaucoup d'esprit, du plus vif, du plus français; du trait, de la grâce, de la philosophie, de l'observation, des dons rares enfin, encore plus utiles dans la conduite avec les hommes que dans la production des oeuvres d'art.

Ses alertes comédies rappellent aussi le dix-huitieme siecle. Le vers fluide, souvent humoristique, coule gaieusement comme un ruisseau argentin échappé à la source de Regnard ou de Sedaine.

Venu à Paris, riche seulement d'espérances, d'illusions et d'esprit, il employa cette arme unique et précieuse à soutenir le combat de la vie dont on ne parlait pas encore.

Né pour être académicien, M. Camille Doucet ne manqua pas sa vocation. Le reste ne compta que pour des étapes: succès de théâtre, hautes fonctions administratives furent considérés par lui comme les degrés de l'échelle de son suspens, au balcon de sa chère Académie.

Il l'aima à vingt ans et l'aima encore d'une tendresse vaillante qui fait de lui un admirable secrétaire perpétuel.

Tous les ans, il nous offre un petit chef-d'œuvre de goût et de sentiment, dans son discours sur les prix littéraires. Comment peut-il varier ce sujet monotone? On l'ignore. Chaque fois, c'est une surprise nouvelle.

Il a élevé si haut sa situation, que ce n'est plus un secrétariat perpétuel: c'est une ambassade, un portefeuille de premier ministre.

Son salon, présidé par une femme de mérite et de rare distinction, est aujourd'hui un des refuges de la cause française.

Il y règne un ton parfait, on y entend de ces jugements inattendus, de ces fines et brillantes ripostes, qui ont rendu l'art de la causerie le premier de tous en France.

M. Camille Doucet a prodigé beaucoup de services et sans doute fait pas mal d'ingrats, mais il n'a pas l'air de s'en douter, et sûrement il ne le regrette pas.

M. OLLIVIER (Emile)
NE EN 1825, ÉLU EN 1870

Un vaincu de la politique. Après vingt ans de retraite, il est difficile, même à des ennemis, de ne pas estimer la dignité courageuse de ce combatte blessé dans la plus terrible bataille de notre époque.

Pour supporter les calamités et les injustices des hommes, M. Emile Ollivier a eu trois grandes forces: l'énergie du caractère, le culte de la pensée, les consolations du foyer conjugal.

Une douce figure de femme s'est assise à son foyer. Mariée à dix-huit ans, en 1870, avec un visage d'ingénieur, Mme Emile Ollivier garda sur les hauteurs du pouvoir une telle simplicité qu'on l'appela « Sainte-Souffline ».

Aujourd'hui, le noble esprit enfermé dans cette jeune tête a déployé ses ailes. Inspiratrice et consolatrice de son mari, elle garde son rôle d'épouse, en étant pour lui un secrétaire dévoué.

Il y a dans M. Emile Ollivier deux natures qui semblent différentes et se sont rencontrées unies chez les grands orateurs chrétiens du seizième siècle: une nature militante et une nature mystique.

La vaillance de ce tempérament se révéla en 1848, lorsque M. Emile Ollivier, commissaire de la République à Marseille, sauva la ville d'une effroyable Commune.

C'est dommage que cette éloquence ne s'exerce plus que dans une étroite assemblée de quarante membres; elle est restée si brillante et si persuasive, qu'elle a souvent entraîné ses collègues.

avec Sa Sainteté Léon XIII. Il a rapporté de ces entretiens la plus vive admiration pour la haute intelligence et la noblesse d'âme du Père des Fidèles.

L'ancien ministre de Napoléon III a écrit des études sur la Renaissance. Il s'est occupé tour à tour des grands artistes, tels que Michel-Ange et Léonard de Vinci, et des hommes politiques de cette époque où l'on a considéré l'art de tromper, comme le don suprême des princes et des diplomates.

Machiavel et Guicciardini ont été les plus remarquables exemplaires de ces conseillers de race serpentine.

Une œuvre de laquelle M. Emile Ollivier travaille depuis plusieurs années, c'est l'histoire de la guerre de 1870. Elle causera bien des étonnements et rétablira beaucoup de faits sous leur véritable jour, l'œuvre étant accompagnée de toutes les preuves à l'appui.

Le livre, intitulé 1789-1889, donne une haute idée de l'écriture de M. Emile Ollivier.

M. MARMIER (Xavier)
NE EN 1809, RECU EN 1870

Voyageur-poète qui a été partout et qui n'est revenu de rien.

De son temps, on n'était pas fin de siècle, on ne se demandait pas si la vie vaut la peine d'être vécue. On la vivait avec joie souvent, avec courage toujours.

Historiographe de deux expéditions au Spitzberg, auteur de lettres remarquées sur l'Amérique, d'un livre pittoresque appelé Du Rhin au Nil, M. Xavier Marmier est allé du Pôle à l'Équateur, en gardant beaucoup de ses illusions.

Il a recueilli les vieilles légendes, admiré les mœurs patriarcales, comparé sans orgueil les patries des autres à la nôtre, en s'inclinant devant tout ce qui est noble et élevé.

Ses romans semblent trop honnêtes pour rester à la mode: ils font les délices des innocentes jeunes filles.

Après avoir sillonné la vieille terre dans tous les sens, M. Xavier Marmier ne voyage plus que le long des quais de la rive gauche. Il bouquine avec passion. Les parapets studieux s'entassent les livres oubliés ou inconnus occupent ses heures de loisir.

Grâce à ses patientes recherches, il a rassemblé trois bibliothèques de livres russes, anglais et allemands.

Les vieux savants et les jeunes professeurs, amoureux aussi du bouquin en plein vent, connaissent tous ce don de ces modestes bibliophiles.

Ils suivent d'un oeil sympathique, ce vieillard enveloppé dans son pardessus de drap épais, coiffé d'un chapeau à bords un peu large, sous lequel s'alibrent d'abondants cheveux blancs, une figure imberbe et des yeux d'une profonde douceur.

A quatre-vingts ans passés, il y a encore sur cette physionomie un charme très grand. Autrefois, M. Xavier Marmier était l'oracle des salons aristocratiques. Une douzième m'a raconté que ses succès dans le monde des duchesses avaient dépassé de beaucoup ceux de M. Caro.

Il a eu le chagrin de perdre presque toutes ses nobles amies. Au premier rang desquelles se trouvait la duchesse d'Avray et la duchesse de Galliera.

Si on veut bien connaître la délicatesse de sentiment, la philosophie exquise de M. Marmier, il faut lire un petit recueil: Pensées et poésies d'un voyageur. C'est un bouquet de ces fleurs bleues à cœur d'or, que le grand Balzac appelait: Fleur d'idéal.

M. ROUSSET (Camille)
NE EN 1821, RECU EN 1872

Un petit homme tout rond, à l'air martial, avec une moustache grisonnante taillée en brosse, la voix, la figure et la tournure d'un officier d'Afrique.

Très guerrier, l'excellent M. Rousset. Quand il professait l'histoire au lycée Bonaparte (aujourd'hui Concordet), M. Camille Rousset avait l'air d'un général en chambre, commandant à ses troupiers: Par file à gauche, en avant, arche! Les écoliers cherchaient son sabre d'honneur et, ne le trouvant pas, portaient son parapluie en triomphe.

Ce parapluie, aussi légendaire à Bonaparte que celui de Louis-Philippe parmi les gardes nationaux, connut les ovations de la gloire.

un pavois, accrochèrent à son parapluie cette inscription: Parapluie de M. Rousset, couronné par l'Académie française.

Le digne professeur s'occupait pourtant fort peu des vanités de ce monde. Comme il habitait Maisons-Alfort et devait se rendre de bonne heure au collège, il y arrivait dans la charette de sa laitière. Le cliquetis des boîtes au lait lui rappelait peut-être celui des armes. Militaire jusque dans ses écrits, M. Camille Rousset publia l'histoire de Louvois. Quatre volumes contenant la biographie de ce ministre de la guerre, et surtout le récit des campagnes exécutées par ses ordres.

Plus tard, le vaillant historien écrivit un monument à l'honneur de notre armée d'Afrique.

Ces travaux valurent à M. Rousset la place d'historiographe du ministère de la guerre, emploi honorable qui convenait à cet érudit modeste et simple. On la lui reprit sous la présidence de M. Grévy.

M. Camille Rousset compte parmi les académiciens qui inspirent plus d'estime que d'admiration, mais l'estime est très grande pour l'homme, le talent et le caractère.

M. MEZIÈRES (Alfred)
NE EN 1826, RECU EN 1874

Un homme qui ne s'est pas pétrifié dans le professorat, ni agrippé dans la politique. Fils d'un recteur de l'Académie de Metz, élevé dans le temple universitaire, il y a puisé l'amour des belles-lettres, le culte des fortes études, mais n'a pas gâté son aimable caractère par une attitude de pion et des façons de pédagogue.

Causant charmant, d'une gaieté fine, sévère, bienveillant, attentif à plaire, M. Mézières a toutes les qualités d'un oisif et toute la valeur d'un érudit.

On lui doit des études intéressantes sur les littérateurs étrangers. Le vieux Will a été apprécié par lui avec talent. Ce shakespeareien passionné a eu l'honneur de présider le jubilé du grand Anglais.

M. Mézières est député républicain très convaincu. On ne s'en doute pas dans les salons de la cède où l'aimable académicien est fort recherché. Il est bien élevé, qu'il trouve toujours, même on le contredisait, un moyen d'être agréable à son interlocuteur.

M. DUMAS (Alexandre)
NE EN 1824, RECU EN 1873

Le lion de la docte assemblée. Possède une couronne de la crinière, de l'œil et de la dent. Marche d'un air conquérant sur le pavé de ce Paris, où son père a sa statue, — où il espère bien qu'on élèvera la sienne.

M. Alexandre Dumas a jeté plusieurs fois sous la coupe de ces brûlots qui font bondir les académiciens sur leurs voyardais fauteuils.

« La Visite de Noce » un de ces brûlots stupéfiants pour les paisibles Immortels. Ont-ils tous compris l'apre philosophie et la raillerie hautaine de ce chef-d'œuvre?

Ah! M. Alexandre Dumas connaît l'homme et il le fait dégringoler jusqu'à la tête, en Darwin de génie qu'il est! Ce maître cicatrise les plaies avec le fer rouge, c'est un rude chirurgien qui fait hurler son malade et pose un doigt d'acier sur les blessures béantes.

Il a toujours dit leur fait aux névrosés, aux corrompus, aux morphinés de cette fin de siècle. Je suis moins sûr qu'il les ait guéris.

Sans lui, que deviendrait la Comédie Française! Il lui a donné l'Étranger, une œuvre où le moraliste amer et hardi s'est révélé tendre et passionné, une œuvre qui contient un des plus délicieux ducs d'amour qu'on ait jamais entendus.

M. Dumas a encore fait cadeau à la Comédie de Denise, de Francillon, un bijou étincelant, et de plusieurs reprises, à mon avis moins éblouissantes que les œuvres nouvelles.

On nous prêtait le Chemin de Thèbes. Si j'en crois les impressions des privilégiés, ce Chemin de Thèbes sera semé de lauriers.

La dynastie des Dumas ne pourra se continuer que par les petits-fils de l'illustre auteur.

Nous applaudirons sans doute, dans une vingtaine d'années, les comédies de M. Dumas Léppmann.

A cause de sa puissance d'observation et de sa force de concentration, M. Alexandre Dumas n'est pas un mondain et n'en a jamais été un. Il trouve inutile et futile ce qui charme tant d'autres. Ce grand fauve se sent à l'étroit dans les cages de ses aristocra-

tiques. La curiosité et l'admiration des femmes, lui présentent constamment des sujets d'études sans qu'il soit obligé d'aller les chercher.

Une terrible déception d'amour, survenue à l'âge où l'on a gardé ses illusions et toutes les séductions de la jeunesse, a laissé dans le cœur de M. Alexandre Dumas une sorte de mépris contre l'éternel féminin.

C'est un incroyant de l'amour, et pourtant un pareil Samson peut-il vivre sans une Dalila!

M. LEMOLYNE (John)
NE EN 1813, RECU EN 1875

Ce fut un des jouteurs les plus autorisés du JOURNAL DES DÉBATS. Il avait un style parlementaire et caustique, un style à la Pope, justifié par son nom de John, il avait des idées françaises assez bourgeoises, comme son nom de Lemoine.

Né en Angleterre de parents français, la double patrie posa sur lui son empreinte.

C'est par des études sur la littérature anglaise qu'il débuta dans le journalisme parisien. La politique sous sa plume hésita entre les institutions d'Outre-Manche et les préférences des bords de la Seine.

Il ne sut jamais bien en, s'il était monarchique ou républicain.

Il s'en expliqua avec lui-même dans les DÉBATS. Monarchie dans les temps clairs qui rappelaient le soleil de Louis XIV, il devenait républicain par les temps brumeux, cherchant vers ce nouvel horizon voilé de brouillard le secret du gouvernement de ses rêves.

Le triomphe de John Lemoine, c'est la causerie. On se l'arrache dans les dîners du monde sérieux, qui n'est pas le monde où l'on s'ennuie, quand M. John Lemoine veut bien briser sa glace britannique, pour montrer son esprit finement gaufrier.

J'ai parlé du journalisme au passé: depuis plusieurs années, le remarquable écrivain des DÉBATS se repose.

La vie de famille lui est douce. Il a le bonheur d'être le père de trois filles très charmantes.

Ce n'est pas un oublié de la célébrité, c'est un endormi.

L'IMPERATRICE EUGENIE

Une personne qui a eu l'honneur de connaître l'Impératrice Eugénie dès sa jeunesse, qui lui a été profondément attachée aux Tuileries, et qui est restée son amie dans l'exil, nous communique une série de documents fort intéressants que nous sommes heureux de publier, car ils présentent sous un jour qui nous semble vrai une souveraine cruellement calomniée.

Ce n'est pas une défense que j'entreprends: l'Impératrice ne le pardonnerait à aucune de ses amies. Ce n'est pas une biographie, car il faudrait un livre entier pour raconter cette existence, sentée des plus émouvantes contrastes. Je voudrais simplement, par des faits, détruire une légende inique qui tend à dénaturer notre histoire, et qui ne repose cependant, que sur le mensonge et la mauvaise foi.

Depuis quelques années, en effet, on a publié, un peu partout, une série de livres, de brochures ou d'articles qui pourraient égarer l'opinion de la foule. On s'est mis à discuter les moindres actes d'une souveraine que le malheur devait préserver de ses injustices. On s'est mis à scruter sa vie, ses projets, ses pensées les plus intimes, et même ses inconsciables souffrances.

Et on a inventé, autour de son nom, des fables de bas étage, qui ont été adoptées à la fois par les personnes, qui ont volontairement oublié le passé, et par celles qui ne l'ont jamais connu.

C'est aux amis des jours heureux, à ceux pour qui elle fut si bonne et si généreuse, qu'il appartient de protester contre ce débordement d'injures: et j'ai demandé au CANADA la permission d'élever ma faible voix pour rétablir les vérités impartiales. L'Impératrice m'en voudra peut-être de raviver un passé, qui est enseveli pour elle avec ses chers disparus; mais je suis certain d'avoir avec moi tous ceux qui se souviennent, et les milliers de mères dont les enfants ont été, en ces jours de grandeurs, les fils de la Souveraine adulée et acclamée par la France entière.

LE RÉGNE

Je ne rappellerai ni ses différents séjours en France, ni l'effet de radieuse beauté que produisit à Paris la comtesse de Tèba, avec sa mère, la comtesse de Montijo; il faut préciser tout d'abord un détail mal connu et souvent exploité contre elle.

La comtesse de Tèba fut assurément très flattée, très honorée et très heureuse le jour où l'Empereur lui offrit spontanément de partager sa destinée.

Mais superstitieuse et craintive, elle fut épouvantée de l'exces même de son bonheur; elle entrevoyait les difficultés et le fardeau de sa grandeur subite, la perte de l'indépendance que lui donnaient jusqu'alors son rang, sa naissance et sa fortune; et, pénétrée de reconnaissance, très loyalement, très honnêtement, elle chercha à dissuader l'Empereur de son projet.

Dans l'entraînement de son cœur épris, Napoléon III n'en persista que plus fermement en sa résolution. D'ailleurs, ainsi qu'il le déclarait le 23 janvier au Corps législatif, en annonçant son mariage: il avait deviné en elle, « l'épouse pieuse, gracieuse et bonne, qui serait l'ornement du trône, comme elle deviendrait, au jour du danger, son plus courageux appui ».

Par la noblesse de son attitude, en effet, par son tact et la grande probité de sa vie, l'Impératrice Eugénie attirait la sympathie et le respect de toute l'Europe.

Mais ce n'est point sur ces lignes générales qu'il faut ici la juger, c'est sur les petits actes de son intimité: ils révèlent mieux son caractère profondément bon.

La générosité de Napoléon III, qui était une de ses qualités natives et une des causes les plus méritées de sa popularité, trouva dans l'Impératrice une complicité facile.

Son premier acte, comme souveraine, fut la création de la maison Eugénie Napoléon, fondation à laquelle furent consacrés les 600,000 francs, votés par le Conseil municipal de Paris, pour offrir un collier de diamants à l'Impératrice à l'occasion de son mariage. « Vous » me rendrez plus heureuse, écrivait-elle, en employant en charité, la somme que vous avez fixée pour l'achat d'une parure. La seule chose que j'ambitionne, c'est de partager avec l'Empereur l'amour et l'estime des Français.

A partir de ce jour, dans ces Tuileries que l'on représente comme la réunion de toutes les légèretés, de toutes les folies et de toutes les fautes, les bienfaits furent prodigués sous toutes les formes par l'Empereur et l'Impératrice.

C'est elle qui eut l'idée d'inaugurer en France l'intervention directe, permanente et personnelle de la souveraine dans toutes les œuvres charitables. Maison des Quinze-Vingts, Hospice du Mont-Genève, Maison de Charbonnet, Institution des Jeunes Aveugles, Institution des Sourds-Muets de Bordeaux, Asile impérial de Vincennes, Asile impérial du Vésinet, Institution des Sourds-Muets de Chambéry, tous ces établissements, pour ne citer que les principaux, ont été administrés sous les regards attentifs de l'Impératrice.

Prêts de l'enfance au travail, asiles de maternité, ouvroirs, crèches, logements salubres, protection des enfants et des convalescents, fournées économiques, elle a tout protégé, tout subventionné, tout créé, formant dans le gouvernement, un petit gouvernement spécial aux misères et aux infirmités humaines.

L'Impératrice, qui prélevait sur sa cassette particulière un budget considérable pour ses pauvres, consacrait chaque semaine un jour à les visiter. Elle s'entourait alors du plus grand mystère, cherchant à se rendre méconnaissable et se faisait accompagner dans ces tournées de bienfaisance, non point par ses dames d'honneur, mais par une de ses nièces, afin de n'attirer l'attention ni de son entourage ni de la cour.

Elle se dirigeait toujours dans les quartiers ouvriers les plus humbles, dans les maisons les plus sordides de Ménilmontant, de Charonne ou de Belleville, montait cinq et six étages dans chaque maison, entrant dans les taudis les plus misérables, distribuant des secours, consolant et soignant les malades, leur envoyant ensuite un médecin, des médicaments, du linge ou des vêtements.

Plus de cinq cents familles ont été secourues par elle, qui n'ont jamais soupçonné quelle était la femme si charitable et si généreuse, à laquelle elles devaient ainsi le soulagement de leur infortune et de leurs maux.

Le mystère de ces sorties hebdomadaires fut connu longtemps après, par l'Empereur et par M. Filon, à la suite

d'un simple hasard; mais il n'en fut jamais parlé à l'Impératrice: elle considérait qu'elle ne faisait, en somme, qu'accomplir le premier de ses devoirs et que son ministère, à elle, était celui de la charité.

Ce ministère, discret et sans appareil s'est exercé dans une foule de circonstances qui restèrent à jamais ensevelies dans l'oubli.

Je n'en veux citer qu'un exemple entre tant d'autres.

L'aide-de-camp de service aux Tuileries, le général de Montebello, arriva un matin très ému dans le petit salon où l'Empereur et l'Impératrice déjeunaient seuls.

Napoléon III lui demanda la cause de son trouble, et le général raconta qu'un excellent officier, un très honnête homme, se trouvait dans une situation épouvantable. Est-ce affaire de famille? Est-ce affaire de jeu? On l'ignore; mais faite de quinze mille francs, c'est ledéshonneur!

L'Impératrice se dirigea vers sa chambre, puis revenant avec une grosse enveloppe qui contenait quinze billets de mille francs: « Tenez, général; ne me dites jamais son nom. »

Ce nom, à l'heure actuelle, elle ne le sait pas.

Il faudrait tout un chapitre pour mentionner le détail de ces choses ignorées, et de longues pages seraient aussi fort curieuses sur les « séries » de Compiègne, à propos desquelles on a inventé et raconté les fables les plus inattendues.

L'Impératrice, on le sait, réunissait chaque année à Compiègne une société remarquable. Des gens du monde, des fonctionnaires, des étrangers de haut rang étaient invités en même temps que des artistes, des littérateurs et des savants choisis parmi les plus distingués; et, malgré une certaine étiquette et le décorum obligé, les réunions étaient aussi intéressantes qu'agréables. Bien des gens qui existent encore peuvent en témoigner.

Quant à son fils, l'Impératrice a eu l'extrême mérite de diriger admirablement son éducation; et il fallut à cet effet autant d'intelligence que de fermeté, car elle avait à lutter contre elle-même et contre tous. L'Empereur, qui adorait le Prince impérial, était de la dernière faiblesse en lui. Tout le monde le flattait; il y avait même des gens qui cherchaient déjà à se faire bien venir de lui pour obtenir plus tard quelque faveur!

En mère admirable, au risque d'être taxée de sévérité ou de dureté, voire même d'être menacée d'impopularité, elle sut le mettre en garde contre ces dangers de toute sorte, et elle lui inculqua de tels sentiments d'honneur, de droiture et de loyauté, que de cet enfant, elle fit un homme accompli dont l'âme trempait à toutes les nobles choses, un prince digne des plus hautes destinées et prêt aux plus grands devoirs.

Telle a été pendant quinze années, sur le trône de France, celle que l'on accuse aujourd'hui d'égoïsme, de partialité, d'intrigues!

(A suivre.)

La commune de Z... en Allemagne, est en proie à une épidémie des plus désastreuses. Hommes, femmes, enfants, vieillards y meurent comme des mouches.

Les médecins de l'arrondissement, réunis en conseil, ont découvert la cause de cette mortalité: ils l'attribuent à l'abus des oufs à la Koch.

Le docteur a ordonné à Bébé une potion très mauvaise.

Depuis ce temps, Bébé pleure tous les soirs pendant un quart d'heure. Hier, sa maman lui demandant la cause de ses larmes: — C'est mon sirop! fit Bébé. — Mais tu ne le prends que le matin en t'éveillant!

— C'est justement, affirme Bébé, le matin je n'ai pas le temps de pleurer, alors je m'y prends d'avance!...

Spirituelle leçon de politesse: Une jeune et jolie acheteuse à un marchand galant: — Combien le mètre de cette étoffe? — Un baiser. — C'est pour rien. J'en prends dix mètres, ma bonne va vous payer.

La dernière de Guibollard: — Ce qui m'embarrasse toujours, dit-il, c'est de savoir quand ma pendule sonne douze coups, s'il est midi ou minuit.

ST. JACOBS OIL
GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
RHMATISME
NEURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUMENT, ENGÈLURES, ENTORSES, FOULEURES, CONTUSIONS, BRÛLURES, ETC.

DIX LIVRES EN DEUX SEMAINES QU'EN PENSEZ-VOUS?
EMULSION SCOTT
D'huile de Foie de Morue



KENDALL'S SPAVIN CURE
The Most Successful Remedy ever known for the treatment of the Spavin...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...

KENDALL'S SPAVIN CURE
Beware of cheap imitations...